

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 19

Artikel: Onna vilha que va âo concert
Autor: C.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196884>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Croix.

Le tailleur Louchu était un petit homme envieux, jaloux, se plaignant continuellement de son sort. Il avait pour voisin un ancien combattant de 1870, qui avait été amputé d'un bras à la suite d'une blessure reçue pendant la guerre franco-allemande; le manchot recevait une petite pension du gouvernement; de plus, il était titulaire d'un bureau de tabac qu'il gérait lui-même avec l'aide de sa femme.

Louchu enviait sa situation.

— En voilà un qui est heureux, répétait-il sans cesse, il a son pain gagné; il lui manque un membre : qu'est-ce que c'est que cela ! il y est habitué et cela ne le gêne guère, tandis que moi, j'ai tous mes membres, mais je suis obligé de travailler toute la journée et quelquefois une partie de la nuit pour gagner ma vie et celle de ma femme. J'arrive avec peine à joindre les deux bouts; quand j'ai payé le propriétaire, le boulanger, le boucher, la patente, les impôts, il ne me reste rien et il faut toujours recommencer.

Sa jalouse éclatait surtout le jour où il payait son terme! il avait le même propriétaire que son voisin, le notaire Truchot, bonhomme toujours gai, sceptique et railleur, qu'il fatiguait de ses plaintes éternelles.

Ce jour-là, en allant payer son loyer, il rencontra dans l'escalier son voisin qui sortait de chez le propriétaire.

— Ah ! dit-il en entrant chez le notaire, voilà un gaillard qui a de la chance; il lui est facile de payer son loyer, le gouvernement l'entretient.

— Vous oubliez qu'il a perdu un bras au service de la patrie, dit le notaire.

— La belle affaire ! s'écria Louchu, il lui est bien payé.

— Vous en parlez à votre aise, reprit le notaire; c'est très pénible d'être estropié.

Je ne trouve pas, moi, dit Louchu; je donnerais volontiers un bras pour être pensionné.

— La plus petite infirmité est une lourde croix; êtes-vous certain que vous pourriez la porter ?

— Oui, dit Louchu, pourvu que cela me rapporte.

— Eh bien, dit le notaire, goguenard, je vais vous mettre à l'épreuve; dès aujourd'hui, je vous tiens quitte de votre loyer si vous voulez porter la croix que je vais vous infliger, une toute petite croix.

— Laquelle ? demanda Louchu avec inquiétude.

Le notaire prit un morceau de craie.

— Simplement celle-ci, dit-il : je vais vous tracer une croix dans le dos, tant que vous la porterez, vous ne me paieriez pas.

Louchu éclata de rire.

— Si ce n'est que cela, dit-il, j'accepte; vous ne verrez plus la couleur de mon argent.

— Nous verrons, nous verrons, dit le notaire.

Louchu, enchanté, rentra chez lui; il s'assit devant son établi; tout à coup ses deux apprentis pouffèrent de rire.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ? demanda Louchu, vous feriez mieux de coudre.

— Patron, dit l'un, c'est que l'on vous a fait quelque chose dans le dos.

A ces mots, sa femme se retourna et aperçut la croix.

— Où t'es-tu fourré ? s'écria-t-elle, tu es tout blanc; mais c'est une croix ! Tu as été au café où, sans doute, quelque faînante de tes amis s'est摸qué de toi; tu n'as cependant pas besoin de cela pour avoir l'air d'un jocrisse.

— En voilà des histoires pour rien ! dit Louchu.

— Pour rien ! Mais regarde-toi dans une glace ? Tu es marqué comme un veau que l'on mène à l'abattoir.

Approche-toi que je te brosse.

— Inutile, dit vivement Louchu; je te défends de toucher à mon dos.

— Est-ce que tu perds la raison ?

— Et s'il me plaît d'être marqué ?

— Moi, je ne le tolèrerais pas; je ne veux pas que mon mari soit ridiculement. Enlève ton habit que je le brosse.

— Je n'enlèverai rien du tout.

— Et moi je te dis que tu l'enlèveras ! s'écria Mme Louchu qui prit son mari par un bras.

— Quelle furie ! s'écria Louchu qui, ne voulant pas raconter ce qui s'était passé chez le notaire, en présence de ses apprentis, s'enfuit.

Dans la rue, les passants se retournaient; l'épicier lui cria :

— Monsieur Louchu, entrez donc que je vous

donne un coup de brosse, vous avez une grande croix dans le dos.

— Méléz-vous de vos habits, répondit arrogamment Louchu qui continua son chemin.

Une voix douce l'appela :

— Monsieur Louchu, monsieur Louchu.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda Louchu en se retournant.

C'était une dame, femme d'un de ses meilleurs clients.

— On vous a tracé une croix dans le dos, dit-elle; qu'il y a donc des gens méchants !

— Occupez-vous de ce qui vous regarde, madame, dit Louchu, et laissez mon dos tranquille.

— Nous n'étions qu'un malotru, monsieur Louchu, riposta la dame, je me souviendrai de votre grossièreté.

Comme il passait devant l'étal du boucher, le chien de celui-ci se mit à aboyer en le suivant.

— Vas-tu te taire, sale bête ! s'écria le tailleur.

Le boucher accourut.

— Ici, Ture, dit-il; mais qu'est-ce que vous avez dans le dos ?

— J'ai ce qu'il me plaît d'avoir et cela ne regarde personne, répondit Louchu.

— Nous ne sommes pas encore au carnaval; vous nous déguisez trop tôt, riposta le boucher.

Louchu arriva devant le collège, les élèves sortaient; quand ils aperçurent le dos du tailleur, ils se mirent à le huier.

— Il a une croix comme les ânes, dit un collégien.

— Hi han, hi han, firent les gamins en chœur.

— Vous n'y êtes pas, messieurs, dit un élève de rhétorique, monsieur est un croisé; il arrive de Païs.

— Non, messieurs, reprit un futur Saint-Cyrien, monsieur revient du service; c'est un infirmier, il porte la croix des ambulances.

Louchu pressa le pas pour échapper à ses persécuteurs; il entra au *Café du Commerce* où il venait faire sa partie de pique tous les dimanches.

Il trouva deux de ses amis et s'assit à leur table. Des jeunes gens qui jouaient au billard aperçurent la croix; d'abord ils rirent discrètement.

— Jusqu'à ce jour, dit l'un, les personnes décorées portaient la croix sur la poitrine; aujourd'hui, on la porte dans le dos.

— C'est l'ordre de la *Croix-Blanche*, remarqua un deuxième.

— Non, messieurs, ajouta un troisième, c'est un insigne religieux, monsieur est sans, doute un moine, c'est un carme.

Louchu, qui avait commencé une partie de cartes, jouait tout de travers; il se retourna, furieux, et interpellia les jeunes gens.

— Avez-vous fini de vous moquer de moi ? demanda-t-il.

— Nous finirons quand vous cesserez d'être ridicule, dit un jeune homme.

— Vous êtes un polisson !

— Et vous un imbécile.

Louchu se leva et donna un soufflet au jeune homme. Les camarades du soufflet assaillirent le tailleur, les uns avec des cannes, les autres avec des tabourets. Le cafetier envoya chercher la police et une plainte fut déposée contre le tailleur.

Louchu était exaspéré, un de ses amis voulut le calmer.

— La cause de tout ceci, lui dit-il, c'est une grande croix qui orne ton dos; je vais te l'enlever.

— Je te défends de me toucher ! s'écria Louchu.

— A ton aise, répondit son ami; si tu deviens fou, il faut t'enfermer; désormais, je ne te parlerai plus.

Louchu sortit; sur son passage, les gamins criaient : A la chienlit !

Quand il rentra chez lui, il était de fort méchante humeur.

— Sa femme l'apostrophia :

— J'en entends de belles sur ton compte, tu es la risée de toute la ville. Si l'on savait, jamais l'on ne se marierait.

— J'en sais quelque chose.

— Qu'est-ce que tu sais ?

Louchu se retourna.

— Tu as encore cette croix dans le dos, s'écria sa femme, et tu oses rentrer ! Ote ton habit.

— Je ne l'ôterai pas, dit Louchu; je suis bien le maître de mon dos.

— Et moi je te dis que tu l'ôteras ! dit sa femme qui voulut le lui arracher.

Une lutte s'engagea; Louchu envoya un coup de poing à sa femme.

— Lâche ! dit-elle, tu m'as frappée. Tu ne me reverras jamais; nous divorcerons !

Elle sortit en faisant claquer les portes.

Louchu voulut la retenir, mais elle était déjà loin.

Resté seul, il fit d'amères réflexions. Il allait être poursuivi pour coups et blessures; il s'était brouillé avec son meilleur ami; sa femme venait de le quitter et voulait divorcer.

Il retira son habit et brossa furieusement la croix.

Le notaire avait raison, se dit-il, la plus petite croix est lourde à porter.

Ajoutons que cette nouvelle est inspirée d'un conte anglais.

Eugène FOURRIER.

Onna vilha que va ào concert.

Quand on va sâi ào théâtro, sâi à n'on bânguet d'abbayi et que y'ein a ion qu'ein a tsantâ 'na tota galéza, àobin qu'a fê on bio toste. on tappé tré ti avoué lè mans et ôn rollé avoué lè pi ein boalant on part dè iadzo : bisse ! bisse ! Et cê que tsantâ dâi redér onco on iadzo la mima et cê que minè lo mor dâi recoumeinci : Citoyens vaudois de tous les cantons, etc.

On certain Paivron que tint boutequâ pè Lôzena avâi 'na galéza felhie, la Diustine, que ti lè valottets reluquâvont, et coumeint ellia damuzalla avâi gaillâ à preteindrè et que ne se tsaillessâ pas dè sè teni vâi la banqua po veindre dè la secoria, àobin pézâ dè la casse-narda, Paivron s'est décidâ dè l'âi férè bailli dâi z'alegons dè musiqua et la fe eintrâ dein la Société de chant l'Harmonica, kâ la Diustine avâi 'na balla voix et tsantâvè coumeint 'na mayeintse.

Onna né que ellia sociétâ dévessâi bailli on concert, clliâo damuzallès s'etiont bin recordâie et la Diustine ein avâi apprâi dâi totès galézes que dévessâi tsantâ soletta avoué on dzouveno luron qu'etâi on tot fin po djué dè la clliouta et on autre qu'accompagnivé sur le clavecin.

La mère à Paivron, 'na bouna vilha que démâorâvè pè Velâ Bozon, etâi justameint venia ein vesita tsi son valet et coumeint dè justo, l'ont ressi po la férè allâ à cé concert, et l'ont tant fê que l'âi est z'ua.

Cé concert est zu adrâi bin, et la Diustine s'ein est teria à l'honneu, kâ tsaqiè iadzo que le tsantâvè lo mondo criavè bisse ! bisse ! et l'etâi d'obedja dè recoumeinci on part dè vents. — Ma fai cein éclipsâvè on pou lè z'autre que n'ein poivant pas férè atant et que nion ne bisâvè.

Lo leindeman quand on demandé à la vilha coumeint l'avâi trovâ cé concert et se la Diustine avâi bin tsantâ, le repond :

— Po on bio concert, n'y a rein à deré, c'etâi on bio concert; mâ vo faut pas tant braguâ vourâ Diustine, kâ ne tsantâ pas assé bin què lè z'autre, pisque tsaqiè iadzo que tsantâvè, fasoint on boucan d'einfai po l'âi férè recoumeinci la mima. Paret que fasai dai faussets po cein que ne s'etâi pas prâo recordâie !

C. T.

La Pierre à Niton

(GENEVOIS ET VAUDOIS).

C'était quelque temps après une hausse extraordinaire des eaux du Léman, qui avait causé de nombreux dégâts sur la rive vaudoise.

Un de nos grands vignerons de Lavaux, dont les propriétés avaient été gravement atteintes, était furieux contre nos voisins et leurs forces motrices. Un jour qu'il avait pris le bateau pour Genève, il y rencontra un Genevois avec lequel il entre par hasard en conversation, et profite de l'occasion pour lui dire tout ce qu'il pensait sur la question des eaux du lac : « Je ne comprends pas, fit-il, sur un